

situer dans la dimension éthique du « ne pas céder sur son désir » – qu’il y ait de l’analyse –, ce qui impose de considérer celle-ci comme le lieu de la transmission d’un « vide et d’un non-savoir qui permet le déploiement des signifiants chez l’analysant » (p. 81). Selon l’enseignement de Solange Faladé en effet, la fin de l’analyse ne peut être saisie qu’à partir « du destin de l’objet perdu dans son rapport au signifiant et au vide de la Chose, l’enjeu consistant “en la transmission d’un manque” » (p. 280). Pour elle, les différentes scissions des associations de psychanalyse ont pour raison principale la question de l’objet perdu : « Pour certains, cet objet est censé être retrouvé en fin d’analyse, apportant la complétude et une restauration du narcissisme, alors que, pour Lacan, suivi en cela par Solange Faladé, il ne peut être qu’un objet réel, c’est-à-dire non symbolisé, en lien avec la Chose » (p. 98). Robert Samacher exprime enfin une position éthique forte quand il défend l’idée que la psychanalyse, qui « n’est pas un métier » (p. 69), se situe à l’opposé de ce que les prises de position narcissiques et phalliques de bien des associations révèlent.

Du point de vue théorique, ce livre est une référence. Les notions de contre-transfert, fin de cure, désir d’analyste, passe y sont présentées de façon très approfondie. Pour chacune d’elles, l’approche est tout d’abord historique, elle se réfère aux différents courants, puis elle est conceptuelle et enfin personnelle, l’auteur développant progressivement son point de vue d’analyste.

Le livre de Robert Samacher est précieux pour qui veut rester fidèle à l’éthique psychanalytique telle que Freud en avait édifié les bases, pour qui souhaite conserver une perspective

dégagée de toute idéologie de groupe et ouverte au dialogue, et enfin pour qui désire en connaître un peu plus – que ce que l’on dit la plupart du temps – sur l’histoire de la psychanalyse. Sa lecture est non seulement utile mais bienfaitrice, elle invite à une certaine humilité, au dessaisissement, à une méditation psychanalytique dégagée des affres de la rivalité et de la quête d’une gloire sociale. Une des toutes dernières phrases de ce texte résume la tonalité générale de l’ouvrage : « Pour éviter que la psychanalyse ne devienne otage de ses organisations, elle se doit d’écarter toute quête d’idéal, toute fascination pour un savoir constitué, toute croyance en un homme providentiel » (p. 289).

Patrick Martin-Mattera,
psychanalyste, psychologue, professeur
de psychologie clinique et psychopathologie,
Université catholique de l’Ouest
- UCO, Laboratoire multisite EA 4050 :
« Recherches en psychopathologie :
nouveaux symptômes et lien social »,
3 place André Leroy, BP 10808,
F-49008 Angers Cedex 01 ;
martinmattera@wanadoo.fr

Pierre Bruno
Qu’est-ce que rêver ?,
Toulouse, érès, 2017

La doctrine du rêve, sans cesse revisitée par Freud, marque un tournant dans l’histoire de la psychanalyse, car « avec elle, l’analyse a franchi le pas menant d’un procédé thérapeutique à une psychologie des profondeurs » (1933). Pourquoi, aujourd’hui, parle-t-on toujours de « rêve » ? Sans doute parce que, selon P. Bruno, le concept n’est ni achevé ni figé. Cette idée est d’emblée

évoquée par le choix de l'infinitif dans le titre de l'ouvrage : « qu'est-ce que rêver ? », mode qui envisage l'action en cours de réalisation d'une part (ce qui *est à faire*) et, qui se caractérise par son indétermination temporelle et personnelle, d'autre part. L'indétermination personnelle est soulignée par le récit du rêveur qui semble impliquer plusieurs « je ». Pour illustrer le « je » égaré, P. Bruno recourt à l'analyse de la pièce de Pirandello, *Six personnages en quête d'auteur*, inaugurant la question : « le rêve est-il une formation en quête d'auteur ? ».

Le début du livre retrace l'histoire du rêve. Celui-ci traversant les siècles – de l'antiquité gréco-romaine jusqu'à aujourd'hui, en passant par le Moyen Âge, la Renaissance, les Lumières, etc. – n'a pas été appréhendé en propre. Il faut donc attendre Freud, pour que ce soit au sujet, et pas à l'Autre, qu'il revient d'interpréter. Nous ne reprendrons pas la chronologie freudienne, longuement analysée dans l'ouvrage, parcours allant de « Rêve et prémonition » (1899) à *L'Abrégé de psychanalyse* (1938). Pour le dire brièvement, le premier article vise à réfuter la prémonition comme principe du rêve, avançant l'idée d'absence de déterminisme, car l'avenir ne peut être contrôlé. Aussi Freud récuse-t-il l'occultisme, malgré son curieux intérêt pour le télépathique ; un occulte qui n'est rien d'autre que « le réel », c'est-à-dire « ce qui déroge à la possibilité d'un savoir ». Le rejet de la prémonition s'ajoute aux autres axiomes, extraits de *L'interprétation du rêve* : tout rêve possède un sens, se caractérise par un ombilic, vise à accomplir un souhait, et non pas à réaliser un désir, comme l'illustre *Le conte des trois souhaits* de Perrault. Quelle différence existe-t-il entre accomplir et réaliser ? Les pensées latentes, impliquant le

souhait, subissent une transformation dans la langue des rêves, engendrant l'accomplissement. Dans les deux cas, on demeure dans l'univers symbolique. C'est en ce sens que la langue est considérée comme un « rébus », une écriture à déchiffrer, car a priori illisible, à cause de la résistance. Quant à l'interprétation qui consiste à « acter l'effet émancipateur d'un dire », elle ne peut s'effectuer que par les associations du rêveur.

C'est la motion pulsionnelle qui précède le rêve. Le souhait est ce que le rêve trouve en se constituant. Lacan le dira en ces termes : « faire passer la jouissance à l'inconscient, c'est un sacré déplacement ». Cette motion se dit, en empruntant « une langue primitive sans grammaire ». Ainsi, le travail du rêve consiste non pas à traduire d'une langue à une autre, mais de créer du symbolique à partir de la jouissance. Lacan tire cette théorie à partir des rêves de « L'injection faite à Irma » (qui invite à distinguer le sujet du rêve du sujet qui rêve), « l'Homme aux loups » (qui vise à trouver le tenant-lieu impossible du sujet, c'est-à-dire l'ombilic), « Père ne vois-tu pas que je brûle ? » (qui met en scène le réel de la non-rencontre entre père et fils) et « La belle bouchère » (où le désir se définit comme insatisfait). Pour illustrer le *dire* capable d'engendrer cette transformation, Lacan recourt à *Finnegans Wake*. Grâce à l'écriture, Joyce a ainsi fait passer la jouissance à l'inconscient, sans pour autant disposer du Nom-du-Père.

Après avoir revisité le travail du rêve chez Freud et Lacan, l'auteur avance sa propre conception, à travers des rêves de sa pratique et en s'inspirant du roman de Murakami, *Kafka sur le rivage*. Cette fiction, montrant le rêve comme « un radar », éclaire le « surmontement »

de l'Œdipe. Celui-ci n'est opérant qu'à condition d'être réalisé (tuer son père, coucher avec sa mère), car c'est en violant la loi qu'on la fonde, l'inscrivant dans l'inconscient. Le rêve offre alors la chance à celui qui sait la saisir de se libérer du pire. Ainsi, P. Bruno confère une nouvelle interprétation à la formule freudienne : « accomplissement de souhait ». Il s'agit de la *séparation du rêveur du savoir de l'Autre* – thèse forte s'il en est ! *Une page est alors tournée*. N'est-ce pas ce qui rejoint la conception du rêve comme poésie, une « dé-réalité », ce qui engendre une « signification vide », laissant place à un sens inédit ? N'est-ce pas enfin ce qui permet de rapprocher cette séparation (c'est-à-dire l'affranchissement du sujet du poids de son histoire) de la catégorie d'*acte*, cet événement unique qui s'émanipe de toute norme établie, faisant objection au savoir de l'Autre ?

Dina Germanos Besson
 Psychanalyste, docteur en psychologie,
 chercheur associé : équipe « Clinique
 psychanalytique du sujet et du lien social »,
 Laboratoire de cliniques pathologique
 et interculturelle, (EA 4591), université
 Toulouse Jean-Jaurès,
 6 rue d'Aubuisson, F-31000 Toulouse ;
 dina.besson@gmail.com

Sylvie Le Poulichet
Les poétiques du corps.
Actes de naissance en analyse,
 Paris, Éd. Hermann, 2018

Dans *L'apprenti-historien et le maître-sorcier*, Piera Aulagnier écrit que l'analyste est convié à performer dans l'espace de la cure deux fonctions paradoxales : celle d'un « sujet supposé savoir » et

celle d'un « sujet supposé ignorant ». Le dernier ouvrage de Sylvie Le Poulichet, qui constitue le prolongement de ses fascinantes *Chimères de corps*, érige en art cette communication entre la sorcière métapsychologique et l'attention également flottante qui met en suspens le déjà-su pour laisser émerger l'inconnu à chaque fois singulier issu de la rencontre entre deux « je » palimpsestes, éternels apprentis, jamais en repos. Une écriture élégante et parfaitement fluide présente sept cures d'analysantes adultes, qui témoignent de la magie d'un transfert capable de reconfigurer des zones érogènes effacées et de redessiner les contours d'un Moi corps déformé par des traumatismes précoces. Si Freud compare l'analyste au sculpteur qui creuse son matériau afin de composer l'objet de sa création, à rebours des thérapeutes-peintres qui appliquent des pigments de couleurs sur un canevas blanc, Sylvie Le Poulichet alterne savamment les techniques « *via di levare* » et « *via di porre* ». Elle allie donc l'« or pur » et le « cuivre », le silence et l'interprétation, la contenance et la construction, la parole et l'image, la voix et le regard au gré des moments et des particularités irréductibles de chaque cure. Le résultat de cette écoute ouverte à la *poiêtikê* grecque, désignant la vertu de créer et de fabriquer, est une créativité qui laisse éclore un plaisir de copensée, associé à d'inévitables crises de vertige, favorisant l'accomplissement des véritables « actes de naissance en analyse ».

La capacité d'innovation, qui traverse jusqu'au bout cet ouvrage, se reflète à la fois dans la théorisation et dans la posture clinique de son auteure. Sylvie Le Poulichet réinterroge le corpus métapsychologique sans intention iconoclaste, si ce n'est pour apporter des